





J'ai rencontré à l'Abeille des personnes qui ont vécu toute l'histoire de la cité et qui ont été prises dans des mouvements politiques ou des changements de notre société du fait de vivre là. J'ai pensé que ceux qui vivent depuis longtemps dans la cité pourraient livrer – de récits en récits – une représentation de leur cadre de vie et de leur quotidien, qui ne négligerait ni la souffrance personnelle pour parler des événements politiques, ni les joies partagées quand il s'agit d'évoquer le paysage autour de La Ciotat. J'accompagne de photographies anciennes et nouvelles ces paroles et pose mon regard sur leurs histoires.



Il est peu après 7 heures et je marche dans les rues du quartier Monplaisir d'Arles, où j'habite, pour aller à la gare. Beaucoup de maisons ont été construites dans les années 30, date parfois inscrite sous le faitage, du temps où l'ancienne compagnie des chemins de fer PLM (Paris-Lyon-Méditerranée) encourageait la construction de logements pour ses employés. Aujourd'hui, les ateliers SNCF (nationalisés en 1938) sont fermés et le quartier a une allure paisible où des personnes âgées retournent la terre des jardins attenants.

Une véritable steppe sépare Arles de Marseille, une étendue si plate et si ventée par le mistral qu'aucun homme n'y a élu demeure. Seuls les bergers avec leurs bêtes et les pilotes d'avion de chasse traversent cette terre et ce ciel.

À l'approche de l'étang de Berre, l'imposante installation pétrolière s'élève de cette plaine. Elle m'apparaît comme un jeu de construction posé sur une table d'exposition, avec son caractère irréel, ou plutôt déconnecté de l'homme. Ici, feux et vapeurs sont crachés nuit et jour. On y raffine quatre millions de tonnes de pétrole brut par an.

Le train va vite et l'aéroport marque l'approche de Marseille. La traversée d'un long tunnel termine la plaine et me projette face au large.

Changement de train pour la Pomme, Saint-Marcel, La Penne-sur-Huveaune, jusqu'à La Ciotat. Une zone commerciale puis industrielle s'étend du sud de Marseille jusqu'à Aubagne : HUILE DE RICIN, MARRONS GLACÉS, PULCO CITRON ORANGE, CARROSSERIE DU SOLEIL, un abattoir, PLANÈTE.COM, MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION. Quelques habitations seulement me séparent de la roche du massif Saint-Cyr, avant qu'un nouveau tunnel ne mette le noir. À la sortie, j'ai l'impression d'être projetée dans la lumière. La mer dessine désormais l'horizon. Quand la lumière s'en prend à la vue, je pense toujours à *L'étranger* d'Albert Camus.

Je me souviens de la lumière brûlante qui frappe le narrateur Meursault et qui réveille quelque chose du ciel en lui, ne serait-ce que pour commettre un crime.

Il est 10 heures 08 – avec cette exactitude des horaires de train – quand je descends à La Ciotat. Deux grandes photographies montrent les frères Auguste et Louis Lumière et un photogramme de leur film tourné en 1895 dans cette gare. À la sortie, un panneau d'affichage annonce les événements dans la ville : 10<sup>e</sup> SALON NAUTIQUE, CONCERT COUNTRY AVEC L'ORCHESTRE ALAN NASH, EXPOSITION DE NICOLAS VIAL, PEINTRE OFFICIEL DE LA MARINE, ÉPREUVE CYCLISTE POUR LE 17<sup>e</sup> GRAND PRIX, 35 KILOS D'ESPOIR SPECTACLE GRAND PUBLIC, MUSICOS ET CIGALES TENTEZ VOTRE CHANCE. Une affiche électorale du Front de Gauche.

Jusqu'à la fermeture des Chantiers Navals en 1987, une ligne ferroviaire de 4 kilomètres raccordait la gare au centre-ville et au port. La serveuse du Kiosque Lumière m'encourage à l'emprunter : « Vous partez à droite, c'est plus long que la route, mais plus beau. Vous suivez Ceyreste jusqu'au viaduc où la voie est coupée, après vous descendez vers le centre. »

Je pars donc à droite. Les locaux des anciens quais de gare semblent habités d'une façon précaire : du linge d'enfant sur des fils et un barbecue improvisé devant l'entrée, un tas d'ordures et des matériaux entassés et oubliés.

À nouveau, une entrée dans la roche et dans le noir – à pied cette fois-ci – sépare d'une vue qui ouvre sur l'immensité : une étendue de vignes, d'oliveraies et de champs. La ville borde l'horizon et, derrière l'horizon, je sais la mer. Je respire l'odeur sucrée des fleurs d'amandiers et de pissenlits et fais une photographie.

Sur cent mètres environ, les anciens rails sont visiblement fréquentés par des adolescents : paquets de chips, canettes de soda et de bière, paquets de cigarettes, quelques traces de feu. Ensuite, les habitations se densifient et quand un simple grillage sépare la voie du fond d'un jardin, elle sert aussi de décharge : restes de matériaux de construction, bois coupé, déchets ménagers, vêtements usés y sont jetés.

Je ramasse quelques objets : des jouets de plage, trois tessons de couleurs différentes, une paire de gants.

Enfin des personnes sur la voie. J'ai entendu sonner midi et des adolescents arrivent de chaque côté. Les rails marquent une séparation entre les bâtiments de l'Abeille et ceux des Matagots. Quand je demande à deux filles ce que signifie la grappe de chaussures accrochée en haut de la ligne de téléphone, elles disent : « C'est parce qu'en dessous il y a de la drogue, du shit, mais ça va, on habite dans une villa là-bas au bout, on rentre déjeuner. » Et à ma question sur ce qu'elles en pensent : « Il ne faut pas traîner et se faire aborder, sinon ils nous rackettent. » Elles rient et me demandent pourquoi je fais des photos. Pour faire connaissance dis-je, pour me souvenir des choses sur le chemin de la gare au port. « Vous continuez et au bout à droite, ça mène à la plage. » Chacun poursuit son chemin, elles pour manger à la maison, moi pour manger à la mer.

Je me souviens d'avoir filmé l'entraînement des avions bombardiers d'eau dans la baie de la Ciotat. Je me souviens des photographies en noir et blanc de la mer d'Hiroshi Sugimoto. Je me souviens de la mer d'Ange Leccia, qui se retire en montant un mur.

Je me souviens du plaisir que j'ai éprouvé nageant en pleine ville, tout près du centre de Marseille. Je me souviendrai toujours de la grue roulante des Chantiers et du Bec de l'Aigle comme les premières choses vues à La Ciotat en arrivant par la route des Crêtes il y a plus de 25 ans. Je me souviens d'un face à face avec la mer dans une installation de Thierry Kuntzel. Le battement des vagues ralentissait à l'approche du spectateur ; près de la mer, tout mouvement s'arrêtait.

C'est sur la Grande Plage que je déballe mon déjeuner.

Je reprends la route et la voie ferrée qui mènent à l'Abeille. Cette fois-ci, j'entre dans la cité : des immeubles bas, pas plus de deux étages, mettent à l'aise même là où l'habitation est plus dense. La main de l'architecte est présente : les constructions ont un ancrage fort au sol, plat et sec. Plusieurs volumes se font face, se jettent leur ombre ou posent avec des pins parasols.

Aucune ressemblance apparente ne permet un rapprochement entre les quartiers Monplaisir à Arles et l'Abeille à La Ciotat. Pourtant, tous



deux sont fondés sur la nécessité de loger les ouvriers : du chemin de fer d'un côté et des Chantiers Navals de l'autre. Les deux quartiers ont été construits sur des terrains peu attractifs et éloignés du centre-ville. Les deux pôles ont cessé leur activité en laissant des milliers de personnes sans travail. Les ateliers SNCF licencient 1500 hommes en 1984, les Chantiers Navals 1200 en 1978, d'autres « vagues » suivront jusqu'à la fermeture.



J'arrive à La Ciotat par le même train, à la même heure, et mon plaisir d'emprunter l'ancienne voie ferrée est lui aussi renouvelé. Aujourd'hui, je m'engage directement dans l'Abeille. Il fait soleil avec un calme proche de celui des grandes chaleurs. Je m'installe avec un carnet, un stylo et mon pique-nique sur un îlot au centre de la cité fait de pins et de bancs.

En 1969, Georges Perec choisit de décrire dans Paris douze lieux d'une façon la plus neutre possible. Assis dans un café ou marchant dans la rue, un carnet et un stylo à la main, il décrit tous les détails qui attirent son regard. Il appelle cette entreprise le « principe des bombes du temps ».

Je me demande comment il comprenait ce principe. Il dit lui-même de ce travail d'observation et d'écriture : « Ce que j'en attends, en effet, n'est rien d'autre que la trace d'un triple vieillissement : celui des lieux eux-mêmes, celui de mes souvenirs, et celui de mon écriture. »

Je n'ai encore jamais pensé au vieillissement de mon travail. Ce qui m'importe est la capacité de l'écriture et de l'image à désigner les fils complexes qui lient les choses entre elles, tout en disant et en représentant des choses simples et claires.

Il est 11 heures passées et à présent, seul le roucoulement des pigeons résonne dans la cité. Je ne vois ni homme ni chat.

Une voiture blanche du type Espace avec écrit RÉGIE DE CHANTIER arrive de l'avenue Albert Ritt et se gare devant l'entrée du bâtiment numéro 47. Un homme descend et disparaît dans l'entrée.

Au deuxième étage du 65, une femme étend du linge : deux torchons blancs et une chemise blanche à rayures.

Au premier étage du 63, une femme sort sur le balcon, ouvre la porte d'un réfrigérateur placé au fond du balcon, prend quelque chose, puis la referme et rentre.

Un homme âgé en djellaba blanche, coiffé d'une chechia blanche marche dans la rue et salue un homme dans une voiture.

Un homme passe, une fille à une main et un garçon à l'autre. Sur son épaule droite il porte les cartables des deux enfants.

Une table basse, un fer à repasser sur son socle et une lampe halogène,

sont posés à côté d'une poubelle.

Une voiture noire aux vitres teintées passe. La conduite est nerveuse, je ne peux pas voir le conducteur.

Sur les bâtiments numérotés de 21 à 39 des hommes travaillent sur le toit. Ils déroulent de grandes bâches blanches. De temps en temps, ils crient pour s'entendre avec les collègues couvrant le toit du bâtiment d'en face.

Des écoliers rentrent par petits groupes de deux ou de trois.

Sur le balcon, au 2<sup>e</sup> étage du 47, une femme est penchée sur la rambarde, elle boit dans une tasse.

Sur l'espace libre cerné des bâtiments 5 à 37, appelé le « petit stade » ou « la pelouse », trois hommes ramassent les morceaux d'une ancienne isolation de toit et les jettent dans une grande benne en métal.

Une jeune femme arrive à l'arrêt du bus et s'assoit ; elle a son téléphone portable à la main.

Les pigeons roucoulent en continu.

Une femme habillée d'un chemisier couleur brique s'assoit sur un des éléments de clôture de la pelouse, elle prend un tube de crème dans son sac à main et enduit ses mains puis son visage.

Un homme vient prendre la table basse, la lampe halogène et jette le fer à repasser et son socle dans la poubelle.

À l'approche du bus numéro 60, la femme se lève, laisse passer le bus et se rassoit sur un muret plus proche de l'arrêt. Elle commence à se couper les ongles.

De plus en plus d'écoliers arrivent du côté de la voie ferrée et entrent dans les bâtiments.

Le bus numéro 10 arrive, la femme et la jeune fille montent.

Un bon tiers de pizza sur son carton est laissé sur le trottoir.

Trois garçons d'une dizaine d'années s'arrêtent près de la pelouse et se chamaillent en se poussant. L'un d'eux prend un caillou par terre et le lance avec force en visant les deux autres. Les enfants se séparent de quelques mètres, puis reviennent. L'un d'eux crie : « On va faire des choses d'adulte, on va voir des films hmm hmm », il fait un geste en tirant deux fois les coudes vers son bassin. « Ça, j'en ai déjà vu » dit un autre.

Une femme sort son chien en laisse et le lâche sur la pelouse. Elle attend sur la route qu'il ait fait ses besoins.

Le facteur arrive sur une mobylette jaune, il laisse le moteur tourner et entre dans le hall du 65.

Une dame passe avec un panier à roulettes plein.

Deux hommes arrivent en voiture, ralentissent à ma hauteur, me regardent et continuent.

La jeune femme a repris son chien en laisse et tire avec force pour le faire marcher plus vite.

Un livreur de pizza fonce au fond de la cité.

Les trois hommes ont terminé le ramassage des déchets du toit et posent un filet sur la benne pleine. Ensuite, ils partent.

Cinq femmes descendent d'un bus qui vient du centre-ville.

Depuis quelques minutes, un jeune homme en anorak noir fait les cent pas à côté de moi. Ne connaissant pas les us du territoire, je décide de changer de banc et m'installe près du bâtiment 1. Cette nouvelle place me donne une meilleure vue sur les deux rangées d'immeubles positionnées en V et sur la pelouse.

Le bruit d'une scie circulaire retentit du toit où des hommes font des travaux.

Un homme avec un grand chien noir et poilu arrive du côté du 39 sur la pelouse.

Une jeune femme démarre son scooter garé dans le jardin du 11, puis elle s'en va.

Un homme prend trois plaques d'isolation restées par terre à côté de la benne et s'en va d'un pas pressé.

Un bus passe, et aucune des trois personnes à l'arrêt ne monte.

Un adolescent assis sur un banc siffle puis crie : « Viens, viens ». Un plus jeune arrive en vélo. L'adolescent prend le vélo au plus jeune et s'en va. Le garçon s'assoit à son tour sur le banc.

L'homme aux cent pas a disparu sans que je m'en aperçoive.

Un enfant arlequin avec un côté violet et l'autre jaune aux pois colorés marche à côté de sa mère qui lui parle sur un ton sévère. Ils rentrent au rez-de-chaussée du 23 par le côté jardin.

Un couple se dispute du côté du 13, 15, 17, leurs insultes résonnent dans la cité.

Une enfant princesse à la chevelure blanche et abondante arrive accompagnée d'un enfant Spiderman. Une femme les prend en photo. Spiderman prend une pose d'attaque.

Un chat miaule d'un endroit que je n'arrive pas à déterminer.

La mobylette du facteur est maintenant garée trois immeubles plus loin.

Le jeune garçon est toujours sur le banc ; il ne voit pas son vélo revenir.

Les mouvements dans la cité diminuent, il est presque 13 heures et je m'allonge sur le banc : je suis à la fois à la vue de tous sans me sentir sous le regard de quelqu'un, je me sens à l'abri sans être isolée, et je fais une sieste.

À 14 heures, j'ai rendez-vous avec Gilberte Mannu et Denise Païka de l'Amicale des locataires. Leur local se trouve dans « la partie commerces » au rez-de-chaussée du bâtiment 3. Aujourd'hui, tous les commerces sont fermés, le bâtiment lui-même va être détruit.

Les deux femmes m'accueillent avec beaucoup de sympathie ; elles parlent de leur travail inlassable au sein de l'association : être à l'écoute des besoins de tous les locataires de l'Abeille, faire entendre leurs demandes auprès du bailleur et des différentes instances politiques et administratives, faire respecter les droits de chacun, voire améliorer la qualité des habitations. Elles forment une véritable interface entre plus de 2 000 personnes de la cité et tous ceux qui l'entretiennent, la gèrent et planifient le futur.

Très vite, viennent des mots de regret et d'inquiétude : « Nous n'avons pas de jeunes qui s'engagent dans l'association, aucune relève ne peut être préparée. » Elles s'expliquent les causes ainsi : « C'est l'évolution de la société : aujourd'hui, c'est chacun pour soi, plus personne ne se sent responsable de la situation de son voisin ! On ne se pense plus en terme de communauté avec des intérêts collectifs comme base pour un mieux-être personnel... La télévision, l'ordinateur, chacun est derrière son écran et ne sort plus dehors. Puis, le chômage, l'absence de perspectives professionnelles sont la cause première de



la misère sociale contemporaine. Avant, un jeune qui ne voulait pas aller à l'école était envoyé à Louis Benet, le centre d'apprentissage qui le préparait au travail des Chantiers Navals. Ici, tout le monde travaillait aux Chantiers. »

Pendant que nous parlons, plusieurs personnes entrent et prennent rendez-vous au sujet du relogement prévu pour septembre 2013. Les bâtiments 1, 2, 3, 4 et 6 vont être détruits et une nouvelle construction est en projet sur un terrain derrière le centre social. Denise et Gilberte gèrent ce fin travail de puzzle concernant les querelles de voisinages, la vue ou l'étage désirés.

Une ancienne image panoramique de Paris est posée par terre. Gilberte Mannu raconte qu'elle appartenait à son oncle qui était jardinier sur la côte. À son décès, elle a pris les deux images. La deuxième est un port qu'elle part chercher sur un frigo. Nous essayons de reconnaître la ville : une longue barre de gratte-ciel à l'horizon nous conduit à l'étranger : Chicago ou Hambourg ? « Prenez-les si cela vous fait plaisir, je ne sais pas quoi en faire, elles traînent ici et personne ne les regarde. » Je quitte les dames, ravie de ce cadeau.

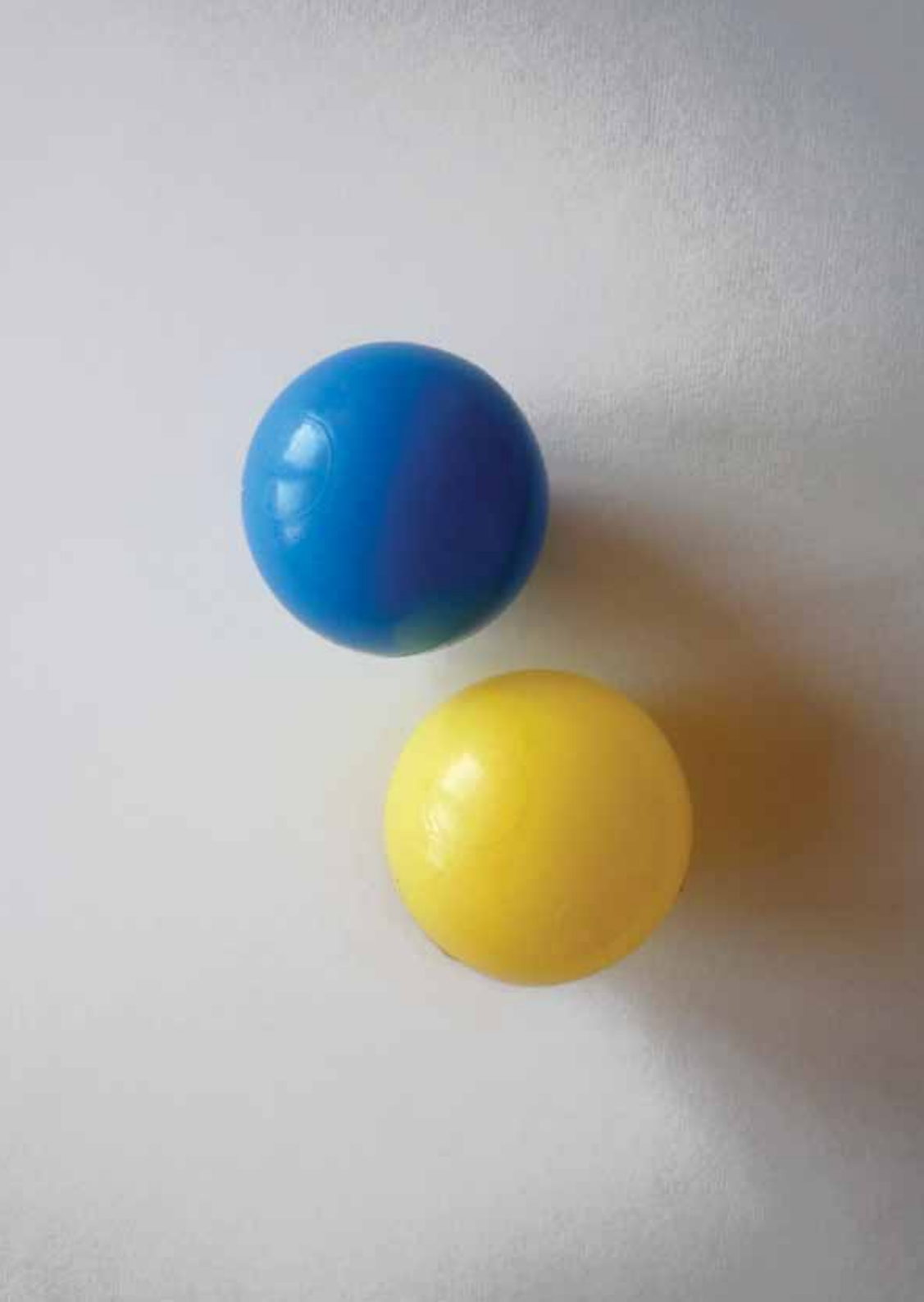
De retour à Arles, je cherche des représentations anciennes du port de Chicago, mais elles ne collent pas avec l'église gothique et les tours trop en arrière au deuxième plan. Hambourg est plus plausible alors j'envoie l'image à une amie hambourgeoise.

Sa réponse est : « Non, ce n'est pas Hambourg, on y verrait plusieurs églises depuis l'eau. Je trouve que la tour de l'église ressemble à celle de la cathédrale de Cologne, mais il pourrait aussi s'agir d'une ville française avec une église gothique. L'architecture des docks ne me paraît pas allemande, mais je ne sais pas comment elle était avant la destruction par les bombes. Je trouve assez improbable qu'un panorama d'une ville en pays ennemi soit encadré aussi joliment, à moins qu'il n'appartînt à un matelot polyglotte. En conclusion : je n'ai pas la moindre idée. »

C'est mon ami Jean qui identifie les gratte-ciel à la loupe comme étant une masse de cheminées, et qui déchiffre une réclame française sur une des façades ; il propose alors Saint-Malo.















Des travaux sur la ligne du TER Marseille-Toulon me font arriver en car à La Ciotat et le chauffeur me laisse descendre sur l'avenue bordant l'Abeille. Je cherche le bâtiment numéro 2 où j'ai rendez-vous avec Giuseppe Secci. La numérotation des immeubles n'est pas simple à comprendre : je devine le 2 près du 1 et du 3, mais impossible de le voir. Je demande à deux personnes, aucune ne me donne une réponse claire.

Le numéro 2 se situe dans un des immeubles qui sera démoli l'année prochaine. L'appartement voisin de Monsieur Secci est déjà vide, porte et fenêtres sont murées. À la porte commune menant au balcon, une sonnerie très forte prévient de l'arrivée des visiteurs.

Pour faire de la place sur la table de la pièce centrale, Monsieur Secci pousse un réveil. «Je viens de changer la pile. Sur celui-là on peut voir quand le soleil se lève et se couche.» Je lis 7h15 et 20h10. Au moins dix autres réveils – tous différents – sont rangés derrière celui qui donne les heures du soleil. Des articles de journaux, des sachets en plastique, une télécommande, plusieurs boîtes, un chiffon, des bouts de papier s'intercalent entre les réveils. Un « j'aime bien avoir tout à portée de main » affirme le parfait accord de cet homme avec les objets qui l'entourent. Quand mon regard glisse le long des murs de l'appartement, je vois des montres et des horloges partout : elles montrent aussi le jour, l'année, la température, l'humidité, les saisons, les souvenirs de lieux visités. Mais ce n'est pas tout : calendriers, assiettes, vases, bibelots, statues, boîtes de camembert vides, guirlande lumineuse s'exposent dans les deux pièces.

À première vue, le désordre règne chez Monsieur Secci. Mais rien de cela : les objets ne sont pas posés, mais placés. Ils se chevauchent les uns les autres, formant des strates, et je peux parfaitement voir le geste derrière chaque objet, la main qui l'a posé à cet endroit et pas à un autre. Souvent les objets forment des petits groupes, comme cette composition faite d'un radioréveil, de cinq CD superposés, d'une boîte de Vache-qui-rit vide, d'un baromètre, de câbles, d'un calendrier affichant le 7 octobre, d'une horloge, d'un thermomètre avec un





médaille encadrant la reproduction d'une plage méditerranéenne. Certaines boîtes ou gobelets en plastique contiennent des coquillages et des pierres.

Tous les objets autour de Monsieur Secci me paraissent comme les coquillages collectés loin de sa Sardaigne natale. Ils viennent lui rappeler que tout est lié, qu'il n'est pas véritablement séparé du pays qu'il a dû quitter, que chez lui c'est à la fois la Sardaigne et la France.

Je pense aux nombreux objets que j'ai photographiés chez des personnes sous forme de composition, d'assemblage ou de collection. Cela m'a appris à les voir autrement. La collection, loin d'être un entassement hasardeux d'objets, détient les histoires et les relations du propriétaire avec ses proches, tout comme une histoire propre à chaque vie d'objet, voire à son pouvoir supposé. J'ai le sentiment que la collection se tient entre les mondes visible et invisible, entre l'idée que l'on se fait de soi et les autres, et c'est tout cela qui est exposé aux regards.

« Quand une idée m'arrive, et après des années je cherche une chose, elle est là, je la trouve facilement. Je ne jette rien. Je ne sais pas si c'est un défaut ou un don. Par exemple, j'ai emmené ce thermomètre de la Sardaigne en 1962 quand je suis parti en France. Il m'a suivi partout, il a fait tous les déménagements. Il est spécial parce qu'il donne deux types de mesures. Comme ça, j'ai un peu la température de là-bas. »

Jusqu'à son mariage, Giuseppe Secci a vécu en Sardaigne, et parce que le travail y était très mal rémunéré, et que cela ne suffisait pas pour fonder une famille, il a quitté la Sardaigne en 1962 avec sa femme pour rejoindre de la famille en Moselle. En tant qu'immigré, comme il n'avait pas le droit de se faire embaucher dans l'industrie, Monsieur Secci est devenu ouvrier agricole. La famille partait souvent à La Ciotat en vacances et quand l'opportunité de se faire embaucher aux Chantiers Navals se présente en 1972, elle déménage. Jusqu'à ce que lui soit imposée la préretraite en 1979, Giuseppe Secci y travaille comme manutentionnaire. « Les gens venaient du monde entier travailler aux Chantiers, il y avait des Yougoslaves, des Espagnols, des



Malgaches, des Algériens, des Polonais, des Italiens bien sûr. En premier, on habitait à la cité ouvrière proche du centre, et quand ils l'ont démolie, on est venus habiter dans un 4 pièces à l'Abeille en 74. Imaginez que dans ce même appartement habitaient dix personnes, nous n'étions que quatre avec ma femme et nos deux enfants.

On nous disait : pourquoi habiter à l'Abeille ? Il n'y a que des voyous, mais on est venus ici parce qu'il y avait une école, des commerces et des bus, alors qu'à Fardeloup, il n'y avait rien.

Moi, je n'ai pas de problèmes avec les gens, je suis seul en tant qu'individu, mais je me sens ensemble avec tout le monde. C'est normal, non ? »

Un philodendron prenant ses aises dans les hauteurs de la pièce semble tout autant chez lui que Monsieur Secci. Une guirlande de Noël orne les branchages.

La terrible sonnerie du balcon est déclenchée par l'arrivée d'un livreur d'œufs. Il en prend 12 dans son panier en osier et les dépose dans un bol en plastique sur la table. Il vient de Pertuis et livre Marseille et La Ciotat une fois par semaine en œufs frais. Il livre Monsieur Secci depuis 16 ans. Il raconte sa tournée, dit qu'il ne livre que des privés. « Je n'ai pas le droit de livrer des commerces, même pas les petits commerces de proximité. Chez des boulangers, une centrale livre le blanc dans un seau et le jaune dans un autre. Chaque commerce a un code et passe commande d'une façon digitale à la centrale. C'est elle qui définit les normes, ce qu'on peut faire et ne pas faire. Il y a plus de conservateur que d'œufs dans le seau. L'œuf est fragile et quand on le sépare, il ne tient qu'un jour ou deux. »

Monsieur Secci place les œufs dans la porte de son réfrigérateur où une bonne dizaine d'œufs restent de la livraison précédente. « Chez nous, on verse du Marsala dans le jaune d'œuf et on le boit comme ça, le blanc on le balance, moi je le mets dans la soupe du soir, et je mange le jaune avec de la Ricoré dedans. »

À ma question sur cet intérêt considérable pour les réveils et les horloges, il dit : « Je l'appelle ma petite graine de folie. Je contrôle si elles



sont à l'heure, je prends l'heure exacte à la télévision ou à la radio. Parfois, ils ne sont pas d'accord, il y a quelques secondes de différence. Avec la radio, on est nés ensemble en 1923. »

Monsieur Secci ne pense pas à son futur emménagement dans un nouvel appartement. Il ne croit pas que cela soit possible.



Mon rendez-vous avec Aziza Ayadi-Cochet a lieu dans un local au rez-de-chaussée du bâtiment 49. Plusieurs bureaux y sont installés, mais ce matin Aziza Ayadi-Cochet est seule et nous prenons place autour de la table commune.

« J'ai travaillé au CUCS à la mairie, et quand elle a signé l'ANRU en 2010, je suis devenue agent de médiation et de proximité sur le projet Rénovation Urbaine et Aménagement de l'Abeille. Il est prévu de construire de nouveaux logements, d'en détruire certains et d'aménager un centre d'affaires avec des services de proximité et un centre médical. »

Aziza Ayadi-Cochet a l'air d'être bien au fait des projets urbains successifs, elle travaille depuis des années pour la mairie et elle connaît le quartier comme sa poche.

Aziza a grandi dans le camp des Harkis qui était situé dans les hauteurs de La Ciotat. « Le camp était tout près du péage quand on arrive par l'autoroute, aujourd'hui il y a des bâtiments roses à la place, un centre d'affaires. »

Ses parents ont quitté Djemila – à l'est de Sétif en bordure de la Basse Kabylie en Algérie – en 1962. Quand le père est rattaché à l'Office National des Forêts en 1964, la famille est installée à La Ciotat dans un des nombreux Hameaux forestiers du sud-est de la France.

« Les camps ont été gérés par des militaires dans des conditions sanitaires inadmissibles et avec des restrictions de déplacement sur le territoire. Dans notre camp habitaient 30 familles, des Kabyles et des Algériens, tous parlaient français. Je respecte les coutumes de mes anciens, mais je ne suis jamais allée en Algérie, je n'y ai pas d'attaches. Pourtant, mes parents retournent chaque année dans leur ville, il paraît qu'elle est belle avec ses vestiges romains ! À 25 ans seulement, quand j'ai eu ma fille, je me suis dit qu'il n'était pas possible de ne pas transmettre la langue et la culture de mes origines, et j'ai commencé à apprendre l'arabe. J'ai appris vite. Je préfère oublier tout ça, on nous a imposé trop de choses, on a été rejetés et maltraités. C'est une partie de ma vie que je veux oublier. »

Vingt ans après son implantation dans la garrigue de la Plaine Brunette le camp des Harkis fut détruit et les habitants pouvaient enfin emménager dans les logements d'une cité tout près de l'Abeille, La Maurelle. « Même installés à La Maurelle, les anciens avaient du mal à fréquenter d'autres personnes, et nous non plus, on ne fréquentait pas les jeunes de l'Abeille ou des Matagots pourtant tout proches, on avait peur. Il y avait fréquemment des bagarres à l'Abeille et puis, je n'ai pas trop fréquenté les Algériens. Les trois quarts des Harkis se sont mariés avec des Français. »

Il est cinq heures passées et je pars en direction de la gare pour rentrer à Arles. La peintre Raphaëlle Paupert-Borne m'accompagne sur un bout de chemin. Raphaëlle dessine et peint avec un plaisir presque contagieux.

Sur l'avenue Guillaume Dulac, nous entrons dans un abribus comme dans une grotte : inscriptions, graffitis et gravures couvrent une grande partie des murs. Il est évident que des jeunes passent du temps ici. Sur le mur de gauche, une longue liste énumère des cités HLM à Marseille : Air Bel, La Cayolle, La Bricarde, Les Flamands, j'en compte 29 en tout. Je suis étonnée de lire : Le Panier, Centre-Ville, Belle de Mai. Les territoires permettant aux jeunes une identification commune ne semblent pas se restreindre aux cités et incluent des parties du centre-ville.

Cette longue liste est précédée de : TOUS SOUDÉS.

Ni l'Abeille ni aucune autre cité en dehors de Marseille ne figurent dans la liste, je ne remarque que peu de fautes d'orthographe à des noms pourtant parfois compliqués.

Je prends une photographie des inscriptions quand une Renault Espace blanche se range sur le côté. Un homme vient vers nous : « Vous savez, cet abribus a été donné par la Caisse d'Épargne. À l'époque, je travaillais pour le Syndicat d'Initiative de Ceyreste, et on en avait fait la demande. Avant, Ceyreste était une commune importante, bien plus que La Ciotat. Je m'appelle comme le fleuve. Segura, Jean Segura. » Raphaëlle le dessine, elle note le nom du fleuve sur le dessin.

« Vous êtes professionnelles ? Ah oui, je viendrai à l'Abeille pour l'inauguration, j'amènerai une bouteille du Gard, je viens de là. » Il s'éloigne en saluant, puis se retourne : « Nous, du Gard, nous ne parlons pas beaucoup, et quand nous parlons, c'est pour dire la vérité. »

Je continue seule sur l'artère principale, qui est le prolongement d'une voie romaine au nord-est liant la commune de Ceyreste au centre-ville de La Ciotat. Quand on lit les récits des anciennes querelles entre « ceux d'en haut et ceux de la côte », on comprend que cette avenue porte le nom de l'abbé de Saint-Victor Guillaume Dulac, qui au 15<sup>e</sup> siècle accordait l'autonomie au bourg de La Ciotat en procédant à un partage du territoire.





« Avant, je voyais la mer de ma fenêtre, le soir je regardais les ferries partir pour la Corse. Depuis, ils ont tellement construit de pavillons et planté d'arbres que ça a bouché la vue. »

Depuis notre rencontre dans le local de l'Amicale des locataires, le franc-parler et la générosité de Gilberte Mannu m'ont donné envie d'écouter plus longuement ses récits.

Elle me sert un vin d'orange et se prend un pastis ; nous mangeons des olives noires avec.

Gilberte a grandi à Miramas, et comme sa famille partait toujours en vacances à La Ciotat, elle y a rencontré Victor Mannu, l'homme avec qui elle allait faire sa vie.

Avant leur rencontre, Victor avait été appelé pour la guerre d'Algérie, c'était en 1957. Il a passé 27 mois entre la Tunisie et l'Algérie, et à ma question s'il parlait parfois de cette période, Gilberte répond net : « Ah non, pas un mot, jamais il n'évoquait cette guerre. Une seule fois il m'a dit : ils ont dû nous droguer pour nous faire faire de telles choses. Ce n'est pas normal, ce qu'on a fait. Mon mari recevait une petite rente annuelle, pas grand-chose, de quoi payer le permis de chasse et les cartouches pour l'année. »

Victor, natif de La Ciotat, travaillait déjà aux Chantiers quand le couple s'installe dans un meublé au centre ville. « On payait 200 francs de loyer mais avec sa paie de 450 francs et mes heures de ménage à 2 francs de l'heure, on n'y arrivait pas. Alors, quand les Chantiers nous ont proposé un appartement à l'Abeille pour un loyer de 75 francs, on n'a pas hésité. »

En novembre 1963 Victor et Gilberte emménagent dans un T2 au 2<sup>e</sup> étage du bâtiment 43. « On a pris un petit crédit pour acheter une chambre, une cuisinière et deux mobylettes pour aller au travail. Avec les années, mon mari montait en grade, moi je travaillais au Printania, et comme on n'avait pas d'enfants, on se payait des fantaisies. » L'amour de la pêche, le bateau et les repas avec les copains faisait le temps hors du travail : « On bricolait des bancs avec du bois flotté, les pierres faisaient la table, on grillait des sardines et on plongeait les oursins ; on était à la mer tous les dimanches de 7 heures du matin



à 7 heures du soir. On a fait la bringue toute notre vie, c'est pour ça qu'on n'est jamais partis en vacances ! »

Tous deux sont engagés politiquement au sein de leur travail respectif. Victor est toujours en tête des manifestations pour lutter contre l'arrêt des Chantiers, Gilberte est déléguée CGT du personnel du grand magasin Printania et conseillère municipale à la mairie de La Ciotat de 1977 à 1989.

À partir de 1986, les Chantiers commencent à licencier en vue d'un arrêt total d'activité. Victor est licencié dans une deuxième vague en 1988, il a 52 ans. Avec la prime et « le plan préretraite », il n'a pas repris le travail.

Gilberte perd son travail la même année, le Printania ferme ses portes en 1988 et licencie le personnel.

Une nouvelle vie sans emploi commence ; les Mannu vendent le bateau et se tournent désormais vers les terres : voiture 4x4, chiens, chasse aux perdrix et aux sangliers, cueillette de champignons, d'asperges, de cheveux d'anges et des heures de balades dans les collines de l'arrière-pays. « On pique-niquait, on faisait des grillades entre les rochers, tout ça n'est plus possible aujourd'hui avec l'interdiction d'aller dans les collines l'été. »

Qu'il s'agisse du bord de mer ou de l'arrière-pays, Gilberte et Victor vivent intensément le territoire qu'ils habitent. Leur appartement est un vrai témoin de cette fréquentation : un circaète naturalisé, dit Jean-le-Blanc, est arrêté en plein vol au dessus du canapé, les écureuils Pipo et Calanotti, en référence au roi de la pétanque dit L'Aigle noir, posent dans un coin. Pipo et Calanotti ont vécu longtemps en cage chez les Mannu avant d'être taxidermisés et rangés avec les trophées. Une tête de sanglier fait la fière au mur, alors que pieds et queues de ses congénères ornent étagères et table. Pas un mur qui ne raconte les aventures du couple dans les collines : « Cette perdrix-là sur le buffet n'était que légèrement touchée à la chasse et on n'a pas osé lui tordre le cou. Je l'ai alors gardée pendant huit ans. Le matin elle faisait « kakarau » et tout l'Abeille savait que j'avais une perdrix ! Depuis le décès de mon mari, il y a cinq ans, rien n'a bougé dans cette pièce. S'il

revenait, il trouverait tout pareil. Je ne déménagerai jamais, jamais tu me feras partir d'ici ! »

Aujourd'hui, Gilberte raconte d'abord ses échappées hors du temps de travail, ce qui finit par renvoyer le travail lui-même dans un cadre idyllique où la semaine de 48 heures, l'exploitation des ouvriers pour la croissance et enfin le décès de son mari dû à l'amiante, passent à l'arrière plan.

Ce qui primait autant au travail que dans les loisirs, c'était la conscience aiguë du collectif. On se contentait de peu, on était dans une esthétique du tout bricolé, on aimait être ensemble, on était fiers.

J'exprime ici ma profonde reconnaissance envers les personnes de cette génération ouvrière. J'ai eu la chance de faire connaissance avec certaines à Frais Vallon, à l'Abeille et ailleurs, et sans leur disponibilité, leur facilité à parler et leur générosité sans compter, je n'aurais jamais pu construire mon travail de recueil de photographies et de paroles de la même façon.









Pique-nique sur la Canebière : « 1983 Les Chantiers vivront »



Personne n'ouvre au rez-de-chaussée du numéro 2 de l'avenue de l'Abeille où j'ai rendez-vous avec Madame Laïla Mohellebi. Une voisine de palier s'affaire à la porte et je lui demande si elle n'a pas vu Madame Mohellebi sortir. « Madame qui ? Ah non, je ne la connais pas, elle doit avoir emménagé récemment » me dit cette vieille dame à l'allure très soignée. Je lui fais part de mes doutes sur des emménagements récents compte tenu du projet de destruction du bâtiment et d'une procédure de relogement déjà engagée.

« Je ne suis pas au courant du projet, personne n'est venu me prévenir. Et puis, ils n'auraient pas blanchi les murs récemment s'ils comptaient détruire l'immeuble. » La voix de la dame est claire et ferme, je regrette d'avoir évoqué peut-être à tort cette histoire de destruction.

Laïla Mohellebi arrive avec son caddie et me propose une place sur le canapé du salon. Elle part aussitôt prendre un papier dans le tiroir d'une armoire et me le tend : « Lisez ça, ils me refusent la nationalité française, c'est inadmissible avec tout ce que j'ai subi ! » Je lis : « Motif de refus : ne réside pas en France depuis dix ans consécutifs ». « Je suis venue en France en 1988 et j'ai travaillé 12 ans dans un restaurant au centre-ville de La Ciotat. En 2008, j'ai pu avoir un logement à l'Abeille. »

Je lui raconte le bref échange avec sa voisine. « C'est normal, elle a l'Alzheimer, elle oublie tout. Parfois, elle ne trouve plus le chemin pour rentrer tellement sa mémoire est partie. » Elle poursuit aussitôt : « Je suis fille de Harkis, mais la France ne veut pas reconnaître mes droits. Mon père a été tué par le FLN en 62 au moment où il montait sur le bateau pour partir en France. Toute ma famille soutenait les Français en Algérie, d'ailleurs, on ne parlait pas l'arabe, on ne faisait pas le ramadan, mon père s'est battu pour la France et j'estime être dans mon droit pour avoir la nationalité française. Je ne veux pas être Algérienne, je suis malade et je souffre. »

J'essaie de comprendre pourquoi Madame Mohellebi est restée dans le village de Bentalha jusqu'en 88, et comment elle a vécu dans l'Algérie désormais indépendante.

« Je suis enfant unique, je ne voulais pas quitter ma mère, tant elle

pleurait à l'idée de me voir partir. J'ai tenu jusqu'à mes 43 ans, mais c'était dur car nous étions identifiés comme amis des Français. Ma mère m'interdisait de révéler le nom de mon père à des étrangers. On avait constamment peur. Puis un jour, je suis partie toute seule, j'ai laissé tout le monde et je ne suis plus jamais retournée. Et j'ai bien fait, comme un pressentiment, car en 1991 toute ma famille a été assassinée par les islamistes. On dit que c'était des militaires, mais moi je crois que c'était des islamistes. Ils ont démembré les corps de ma famille, c'est atroce, tout un village massacré, on en a parlé partout après. Voilà, j'ai su par des gens de la capitale que tout le monde a été assassiné. Il n'existe plus rien de ma famille, aucune photo, aucun document tout est perdu. »

Cette histoire tragique de famille prise dans les mouvements politiques me fait penser à une autre histoire qu'une personne m'a raconté un jour de grand froid à Košice, en Slovaquie, l'autre capitale européenne de la culture.





Aujourd'hui, un rendez-vous avec Daniel Lefevre me conduit à La Joyeuse Boule. Un enclos sépare une construction modeste et deux terrains attenants des bâtiments de Castel Joli et de l'Abeille. Je sonne et un homme souriant vient à ma rencontre : « Entrez, on va s'asseoir dedans, près des fenêtres. Que buvez-vous ? » Derrière le bar, un homme fait la vaisselle.

La mère de Daniel Lefevre quitte Oran en juillet 1962 avec ses quatre enfants. Elle venait de perdre son mari dans un accident de travail : il avait glissé en descendant un escalier dans l'usine Lafarge où il était employé. Il était responsable de secrétariat, mais aussi infirmier et c'est en secourant un autre employé de l'usine qu'il a lui même eu l'accident fatal.

Madame Lefevre part rejoindre la famille de sa sœur dans une petite ville du Midi. C'est pour son métier de facteur que le beau-frère a été d'abord muté d'Oran à Lille, puis deux ans plus tard à La Ciotat, où la famille obtient un logement dans la cité de l'Abeille toute neuve. Madame Lefevre loue un appartement en ville car les logements de Castel Joli, réservés aux rapatriés d'Algérie, ne sont pas encore terminés. Les gravas de la construction de Castel Joli servent à l'aménagement d'un boulo-drome au pied des immeubles. L'architecte a dû connaître le penchant pour la Boule lyonnaise – ou la Boule algérienne comme on l'appelait aussi – de ceux qui venaient de l'autre rive. Dès 64, les anciens de là-bas créent le club La Joyeuse Boule de l'Abeille, et le jeune Daniel y est présent dès le départ.

Plus tard, Madame Lefevre emménage près de sa sœur à l'Abeille avec ses enfants grandissants. Elle travaille désormais à la Poste. Daniel fait une formation de chauffagiste, puis devient à 21 ans charpentier de fer aux Chantiers Navals où il travaille jusqu'à la fermeture définitive le 31 juillet 1988. Trop jeune pour la retraite, il choisit « le plan conversion » plutôt que « le plan capital à 200 000 francs ».

« Je pense que j'ai bien fait de choisir la reconversion qui garantissait le maintien de mon salaire, préservait les avantages et prenait en charge mes frais de déplacement pour mon nouveau travail. Dans

l'affaire de l'amiante, mes années aux Chantiers ont été comptabilisées, et j'ai pu partir 7 ans plus tôt à la retraite, à 53 ans. » Daniel ne s'est jamais vraiment éloigné de l'Abeille, il y a fondé sa propre famille et a toujours été fidèle au club et au jeu algérien.

Aujourd'hui, il en est le président et assure une présence quotidienne. Comme il n'aime pas voir grimper la moyenne d'âge des membres de La Joyeuse Boule, il crée des actions pour la rendre plus attractive aux yeux des jeunes.

Une convention avec l'institut médico-éducatif La Pépinière à La Ciotat propose à des enfants avec un handicap mental d'être initiés au jeu de boules. Deux fois par semaine, ils viennent s'exercer sur les terrains à l'Abeille. Des photographies de groupe accrochées aux murs du club montrent la fierté des enfants et de ceux qui les accompagnent.

« On essaie de donner le goût du jeu aux jeunes, histoire de transmettre nos expériences et qu'il se fasse une nouvelle jeunesse. Ici, ils peuvent venir se rencontrer, il y a un local et un bar, il y a toujours une personne derrière le comptoir avec qui discuter. » Je demande si des femmes viennent jouer, Daniel Lefevre me dit que non, qu'elles se retrouvent plutôt au centre social.







À 10 heures 07, Gilberte m'attend dans sa voiture devant la gare de La Ciotat. « Aujourd'hui, la chance me court devant, ma coiffeuse s'est décommandée, elle a 40 de fièvre, alors je mets le chapeau, car avec les anti-rejets que je prends, les racines me poussent comme ça. » Elle montre une longueur entre deux doigts tout en engageant la voiture vers le port en direction du Secours Populaire.

Le lundi et le vendredi matin, la vente de vêtements, d'objets et de livres est ouverte au public. Je m'engage entre les étals emplies d'objets, d'habits, de tissus et de chaussures. Il y a déjà du monde, trois femmes dont une avec ses deux enfants, qui cherchent chaussures à leurs pieds.

Une dame réclame son colis de brioches distribué le vendredi après-midi. « Je ne peux pas revenir l'après-midi, ça coûte trop cher en essence. Si je paie plus cher pour venir que ce qu'il y a dans le colis, ça ne vaut pas le coup pour moi. » La dame a l'air contrariée et son argument fait débat : « Bon, exceptionnellement on vous le donne, mais sachez que... » Suit un rappel des règles.

J'achète une photographie encadrée d'une maison individuelle prise par avion et un objet en bois sculpté par un particulier. Aucune des dames présentes ne veut prendre la responsabilité de m'accorder le droit de photographier. L'arrivée du président Daniel Debrois apporte la réponse : « Vous faites ce que vous voulez, ici vous êtes chez vous, tant que vous parlez de nous, tout va bien. Respectez seulement les personnes qui viennent s'approvisionner ici. »



تلمازن لالمنة، ساحة التلمازن

ALGER ILLUMINEE - Place Emir Abdelkader  
ALGIERS ILLUMINATED - Emir Abdelkader  
Schaere  
ALGER ERLEUCHTET - Emir Abdelkader  
Platz

تلمازن لالمنة، من راس الحور الى الحور لالمنة

ALGER LA BLANCHE - Avenue de l'A.L.N.  
ALGIERS THE WHITE - Avenue of the A.L.N.  
ALGER DAS WEISSE - Allee von A.L.N.

تلمازن لالمنة، حور لالمنة

ALGER LA BLANCHE - Rue de Typique dans  
la Casbah  
ALGIERS THE WHITE - Typical Street in the  
Casbah  
ALGER DAS WEISSE - Typische Strasse in  
Casbah

تلمازن لالمنة، مسجد كاشوش

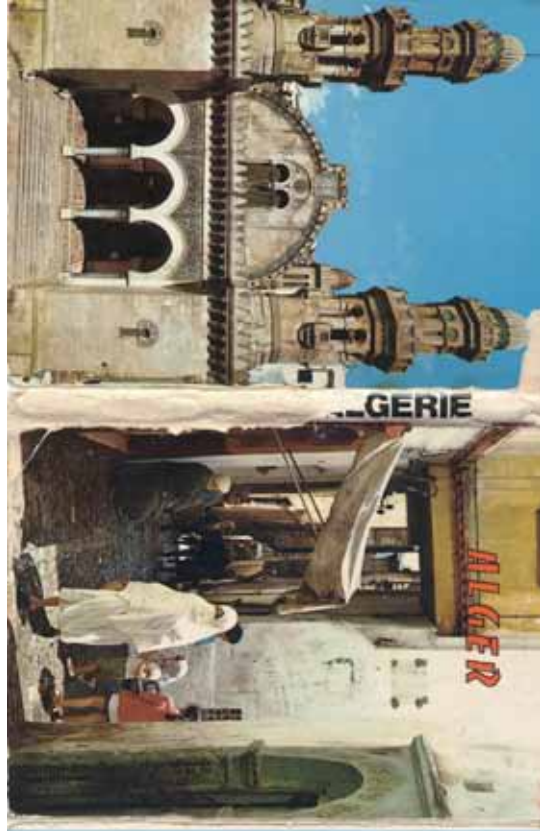
ALGER LA BLANCHE - Mosquée Ketchouss  
ALGIERS THE WHITE - Ketchouss Mosque  
ALGER DAS WEISSE - Ketchouss Moschee

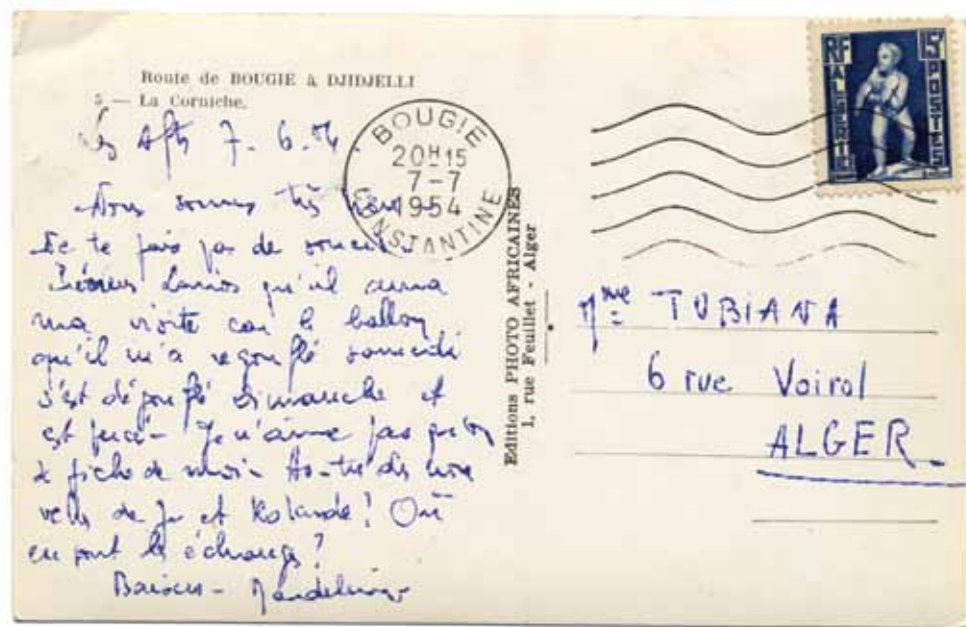


شركة الوقت للكتاب  
٣٠ شارع الجمهورية، بومسدة الجزائر  
Societe Nationale d'Edition et de Diffusion  
A. Boumendjel Editeur - ALGER - Algérie

3

© 1962





Daniel Lefevre m'attend au club pour regarder des photographies d'Algérie qu'il s'était proposé de chercher dans « les vieux cartons au fond de l'armoire ». Nous prenons place près de la fenêtre et Daniel sort les images d'une enveloppe : deux cartes postales et un dépliant de cartes pour touristes des années 80 sur Alger. « Je n'ai pas trouvé les photos de famille, mais je vous offre les cartes, vous pouvez les garder. »

Nous parlons de la vie en Algérie avant la guerre quand le voisin de table lève la tête de son sudoku : « Moi, je viens du Petit Paris, de Sidi Bel Abbès au sud d'Oran. On l'appelait le Petit Paris pour ses nombreux ponts et les rivières. La légion française y avait sa plus grande garnison.

En Algérie, on avait toutes les richesses ; il y avait du pétrole, des usines Lafarge et le plus grand port sous-marin français. On a tout perdu à cause d'une erreur politique. Aux élections, chez nous, dix voix comptaient pour une, par contre à l'école, on devait apprendre les départements français, l'agriculture, l'industrie, mais ceux de la métropole n'apprenaient rien sur l'Algérie où nous vivions, franchement on n'était pas traités pareil. »

Notre voisin s'est levé, son pas manifeste de la colère. Daniel l'écoute silencieusement. Je lui demande s'il est retourné à Sidi Bel Abbès depuis l'indépendance de l'Algérie.

« Je n'y suis jamais retourné, c'est-à-dire qu'à une époque j'en avais envie, mais ma femme a insisté pour m'accompagner. Et là, je n'ai pas voulu. Je n'ai pas voulu qu'elle pense que l'Algérie d'aujourd'hui est celle de mon enfance. Moi ça va, j'ai les souvenirs de comment c'était avant, mais elle non. L'Algérie est devenue musulmane et forcément ça change tout. Ce qui est terrible pour nous, c'est de savoir que ce que nous avons connu comme le pays de notre enfance n'existe plus, qu'aucun retour n'est possible. »

Aujourd'hui, Raphaëlle tourne une séquence de sa saga antique à la Poterie du Soleil sur les hauteurs de La Ciotat. Le jeune couple propriétaire porte fièrement une petite fille parmi une incroyable variété de pots, d'animaux et d'éléments décoratifs. Être filmés en tige blanche semble leur plaire, et ils répètent une scène plusieurs fois avec un grand sérieux.

Ici, sur deux terrasses ouvrant sur un panorama de la côte, tous les rêves provençaux sont rassemblés, encastrés, entassés : le chien grandeur nature en posture de défense, les tortues d'eau formant une petite montagne, les cigales de toutes tailles accrochées à une palissade, les étoiles de mer géantes, les boules azur montées en pyramide vers le ciel tout aussi bleu. Pourtant, les représentations ne se réduisent pas aux seules icônes de la Provence : chevaux aux allures féeriques, licornes et lions asiatiques en marbre, jarres en terre cuite de toutes les couleurs, fontaines et bassins avec ou sans grenouilles. Je photographie une branche de figuier où les feuilles se détachent tout juste des bourgeons. Ce moment de fragilité de la part d'un arbre qui pousse dans les conditions si sévères du sol méditerranéen, m'éloigne du regard sur les formes décoratives. Il n'y a pas encore d'insectes à cette période de l'année. Des images de figuiers lourdement garnis en fin d'été me viennent à l'esprit, puis leurs fruits d'une peau brune-violette et souple.

Je quitte cet endroit avec un poisson en céramique portant des inscriptions arabes sur le dos. Plus tard, je demande à une spécialiste de l'arabe antique la traduction des mots : « Ça veut dire la mer, écrit avec quelques libertés de signes, mais la mer y est répétée plusieurs fois. »



Aujourd'hui, je suis une équipe de prise de son dans un verger pas très loin de l'Abeille. L'attention est concentrée sur Angélique Maillard, une femme qui prend soin du verger. Son cheval et son chien nous accueillent sur le terrain.

Je ne prête qu'à moitié l'oreille aux histoires d'Angélique et m'approche du cheval au pelage marron pie. Nous nous présentons et je loue la beauté de sa robe. Il a l'air content. Le groupe s'éloigne avec Angélique racontant l'histoire d'un bassin qui se trouve au fond du terrain, adossé à la voie ferrée. Je les rejoins, cheval et chien nous suivent.

« Le bassin contient 50 000 litres d'eau du Canal de Marseille et appartient à la famille Boiteux. » Je n'ai pas entendu le pourquoi d'une telle accumulation d'eau du canal sur ce terrain. « Vous savez, la famille Boiteux, du célèbre Jean Boiteux, le nageur décoré d'or aux Jeux olympiques. Vous savez comment il est devenu le meilleur nageur de son époque ? Enfant, son père l'a attaché en laisse pendant deux heures tous les jours pour qu'il nage sans repos dans ce bassin. » Le cheval pose ses lèvres sur la surface lisse et aspire l'eau sans la remuer.

Angélique est toujours dans les récits : « Les anciens de La Ciotat viennent se baigner ici avec les enfants. Ils l'ont toujours fait, ils connaissent cet endroit depuis des générations. Le partage est accepté par le propriétaire, et le bassin est devenu un lieu de mémoire pour les gens. On doit le laisser vivre sa vie sans trop le contrôler, chacun doit y trouver son compte. Je vais le nettoyer bientôt et le préparer pour la baignade. »

Comme les lèvres du cheval, mes pensées courent sur la surface du bassin et son pouvoir-miroir attire des images. Je revois un homme suspendu en plein saut au dessus d'un bassin qui dans ma mémoire ressemble étonnement à celui-ci. Je suis dans le film *Reflecting Pool* de Bill Viola. Je revois le reflet des arbres et les silhouettes d'une femme et d'un homme se retrouvant au bord du bassin. Je photographie le bassin.

Plus tard, je me rends compte que je n'ai gardé aucun souvenir de ce que j'ai pu photographier.

Wikipédia donne la liste des records du monde, d'Europe et de France de Jean Boiteux ; ils sont très nombreux. En 1952, il est médaillé d'or aux Jeux olympiques d'Helsinki pour son 400 mètres nage libre. Après son titre olympique, il part en Algérie française et représente les clubs de la Glorieuse Marine à Oran. De retour en France métropolitaine en 1956, il devient entraîneur à Bordeaux. Son nom a été donné à cinq piscines en France, dont celle de La Ciotat.

Un passage dans l'article mentionne le bassin dans la propriété agricole à La Ciotat « où la famille Boiteux élève quelque 800 porcs, un des trois bassins de rétention d'eau, de 25 mètres sur 7 mètres, a une double utilité. Jean – et ses frères et sœur Robert, Henri et Marie-Thérèse – y apprennent à nager avant de tous pratiquer ce sport en compétition. »

Je lis que la natation est une affaire de famille : le père, la mère, l'oncle, une tante, tous sont des nageurs professionnels aux ambitions olympiques.









Avec Gilberte, nous profitons d'une fin de matinée ensoleillée sur son balcon et nous constatons que l'été tarde cette année. Elle me sert un sirop à l'eau et se prend un pastis. « Moi, j'aime le pastis, j'en ai toujours bu, je mets beaucoup d'eau, vu mon âge. Je prends toujours l'apéritif avant le repas, ça m'ouvre l'appétit. De toute façon, je vais faire une sieste après le déjeuner, il me faut au moins ça pour chasser le noir, avec tous les soucis que j'ai, et depuis que je suis toute seule, je dors très mal. »

Gilberte a une vue sur les arbres de La Joyeuse Boule. « Ils veulent faire un parking à la place du terrain de boules, quand-même, on ne peut pas dire qu'on a trop d'arbres dans la cité, ils ne peuvent pas juste les laisser, non ?

Comment, tu n'as pas la télé ? qu'est-ce que tu fais le soir ? Moi, j'aime regarder les reportages, mais seulement les choses de la vie. Comme je m'intéresse au social et à la politique, je ne regarde que ce qui m'intéresse, je n'aime pas la fiction, les histoires ça m'ennuie. Jamais je n'allais au cinéma. Jeune fille, quand les autres allaient au cinéma, moi je dépensais pour les bals, jamais pour le cinéma. J'aimais follement danser, j'oubliais tout. Je fréquentais tous les bals, les fêtes votives, toutes les occasions étaient bonnes pour danser. Mon mari qui ne dansait guère, me laissait danser avec les copains, oh je m'amusais ! »

Fatiha Elahiani m'attend à l'office du tourisme de La Ciotat pour me conduire chez ses parents. Je suis heureuse et touchée de rencontrer d'anciens résidents du Hameau forestier qui acceptent de se souvenir de leur histoire et d'en parler.

Le couple Elahiani et trois enfants sont déjà assis dans le salon de leur appartement au centre-ville. Une des femmes sert du café. Fatiha présente ses parents, ses deux sœurs Malika et Leila, son frère Abdel. Les murs du salon sont d'un orange soutenu, décorés d'un calendrier, d'une photographie de la famille, d'un porte-clés en fer à cheval. Un grand écran plat occupe une partie du mur face au canapé des parents. Quelqu'un demande de couper le son de l'émission en cours pour mieux s'entendre. Tous semblent avoir envie d'écouter l'histoire familiale que le père va conter.

Malika et Abdel aident leur père quand les mots en français lui font défaut. Fatiha et Leila, plus jeunes, ne parlent pas l'arabe. « L'instituteur qui venait enseigner au camp nous incitait fortement à ne pas parler la langue de nos parents à la maison. On la comprend, mais on a toujours répondu en français » précise Leila.

Djilali Elahiani est né en 1935 dans le village d'Oued-Djer à 70 km au sud-ouest d'Alger. Les flans de l'Atlas Tellien s'élèvent au sud de Blida et entourent ce village de 6000 habitants. Monsieur Elahiani a grandi sur sa terre natale, comme ses ancêtres : enfant il garde un troupeau de chèvres dans la montagne, adolescent il laboure la terre avec les anciens. Le fait d'être marié à Halima Bouizzoul à l'âge de 15 ans ne change rien à son rythme lié à la terre.

L'approche de la guerre et les luttes d'indépendance vont brutalement bouleverser la vie de ces agriculteurs. En une nuit, toutes les vignes sont arrachées par des hommes armés du FLN, qui coupent ainsi court à la vinification destinée aux Occidentaux. Ensuite, tous les hommes du village sont emprisonnés par les Français, sans qu'on leur en donne le motif.

Rapidement Djilali Elahiani prend des responsabilités dans la cuisine de la prison, puis son nom est remarqué par un gradé militaire. Des membres de sa famille ont fait la Première et la Seconde Guerre mondiale aux côtés des Français, certains y ont laissé leur vie, d'autres ont

été décorés de médailles. Le mérite de ses proches permet à Monsieur Elahiani de devancer l'appel militaire et de quitter la prison ; il a 18 ans.

1963, quand deux oncles – ayant reçu les honneurs de la France – sont pendus par les membres du FLN, le couple Elahiani quitte l'Algérie avec ses deux enfants et un troisième à naître. Le départ se fait tel un enlèvement : la nuit, sans possibilité d'emporter ni biens ni affaires personnelles. Un bateau militaire les conduit en France, à Rivesaltes où ils campent dans des baraquements établis sur un site de l'armée, en attendant de savoir où aller.

Environ 90 000 Harkis arrivent en France et les pouvoirs publics cherchent des solutions pour les logements et le travail. Naît le projet des Hameaux forestiers qui permet à l'Office National des Forêts d'employer les Harkis à bas prix et de les loger sur le site de leur intervention. L'ONF peut ainsi poursuivre son plan d'aménagement des forêts domaniales – abandonné faute de moyens financiers et humains – et lutter plus efficacement contre les incendies dans le Midi.

Après une étape à Fuveau, la famille Elahiani est installée en 1967 dans le Hameau forestier de La Ciotat pour travailler à la lutte anti-incendie. Cinquante familles, environ 400 personnes, vivent dans les baraques situées à 5 km au nord du centre-ville.

Un professeur, un Français d'Algérie, montait au Hameau pour faire cours aux enfants de 5 à 15 ans. Séparés en deux classes, tous suivaient le même cours indépendamment de leur âge. C'est seulement à partir des classes du collège que les enfants fréquentaient les écoles publiques de La Ciotat.

Abdel s'est levé pour chercher une enveloppe avec des photographies dans un tiroir du buffet. L'ouverture de l'enveloppe déclenche un déferlement de souvenirs. Chacun livre des bouts de cette histoire commune.

Fatiha me tend une photo de classe : « En regardant cette image, je me rends compte que tous les enfants harkis étaient regroupés au fond de la classe. Oui, on était toujours au fond, et on ne participait pas aux cours. On nous a mis à part, même dans les classes. » J'entends de la tristesse dans sa voix.

Abdel ajoute : « On avait des chefs de camp, un monsieur et une dame, je m'en souviens bien. Ils venaient pour des papiers administratifs, pour faire des vaccins, et ils décidaient des prénoms des nouveaux-nés à notre insu en déclarant un nom français à la mairie, alors que les parents avaient décidé d'un autre prénom. »

En 1982, vingt ans après leur arrivée à Rivesaltes, on propose aux familles des logements dans la cité La Maurelle en vue de la destruction du Hameau forestier. « On n'avait pas de bail et on nous promettait la gratuité des loyers, c'était des accords verbaux. Par la suite, la réalité a été toute autre : les factures d'électricité arrivaient, puis celles des loyers, puis mes parents n'ont pas pu assumer les charges. En 1989, ils ont cherché un logement moins cher dans le centre » précise Abdel.

La mère raconte le départ du camp : « On devait se presser, quitter les lieux en une journée », puis Leila : « Je me souviens d'être retournée au camp le lendemain pour un carton de livres qu'on n'a pas pu emporter, c'était impressionnant, il n'y avait plus rien, tout avait été détruit... Oui, pendant qu'on chargeait la voiture avec nos affaires, les tractopelles attendaient au-dessus du toit pour le détruire. Puis, à La Maurelle, il a fallu s'adapter à une nouvelle façon d'habiter : par exemple au camp, on était toujours pieds nus, ce n'était plus possible à La Maurelle, il y avait tout d'un coup un regard extérieur sur nous puisque d'autres gens y habitaient. Il fallait fermer les portes à clés, un tas de petites choses auxquelles on n'était pas habitués. »

Avec les trois sœurs, on décide d'aller voir l'emplacement de l'ancien camp. « Je n'y suis pas retournée depuis le déménagement, tout a changé, non ? » demande Leila. « Je sais, c'est près de l'autoroute, du péage, j'y suis déjà allée » rassure Malika, puis sa mère ajoute : « C'est facile, là-haut vous cherchez le figuier, un figuier tout seul, il était devant notre maison, c'est là. »

Le Hameau forestier est devenu la zone d'entreprise Athélia Entreprendre.com.











L'archéologue Jean Collinet vient me chercher en voiture et nous quittons La Ciotat par Ceyreste et la route appelée La Voie Romaine pour rejoindre un site de fouilles à Cuges-les-Pins. Dix-huit kilomètres séparent les deux villes et une route aux virages serrés traverse la forêt de Font Blanche. Nous sommes étonnés de la densité de chênes et de pins de cette forêt dans une région où les arbres s'enflamment si facilement.

Jean me raconte l'histoire de la fouille qui a commencé il y a deux mois. Comme la plupart des sites archéologiques où il travaille, il s'agit d'une fouille d'urgence : la construction d'une zone commerciale à l'entrée de Cuges est en attente. Les sondages laissent croire à un site très ancien. Une quinzaine de personnes retournent, raclent, trient, lavent, classent et nomment la terre et tout ce qu'elle renferme. La mise au jour d'un campement néolithique, des os, du mobilier et des éclats de silex taillé témoignent d'une occupation sédentaire du site.

Je suis venue pour photographier la découverte d'une sépulture que les spécialistes estiment de l'époque épipaléolithique. Il s'agit du premier humain de cette époque trouvé en plein air ; la plupart ont été trouvés dans des grottes. Je comprends l'importance de l'opération : chaque particule de terre est grattée, regardée, lavée, tamisée et au besoin séchée, photographiée, mise dans un sachet en plastique, étiquetée, classée. Au moins 11 000 ans nous séparent des restes de cet humain. Je me sens écrasée par la lumière qu'aucun arbre ne vient couvrir, et l'impensable distance qui me sépare des os enfouis éteint tout sentiment d'urgence quant à la question de leur représentation par la photographie.



Depuis le panorama filmé en juin dans le salon de Gilberte, je ne cesse de relire et de penser aux écrits de Francis Ponge. Je suis touchée par sa façon de considérer les objets (assez proche de celle de Monsieur Secci) et de créer à partir de cette attention et de cette considération une forme d'écriture propre. *Le Parti pris des choses* est édité en 1942. Francis Ponge a choisi délibérément des objets banals et peu ou mal considérés dans l'histoire de la poésie.

Le 22 janvier 1947 il dit lors d'une conférence :

« Allons ! Cherchez-moi quelque chose de plus révolutionnaire qu'un objet, une meilleure bombe que ce mégot, que ce cendrier. Cherchez-moi un meilleur mouvement d'horlogerie pour faire éclater cette bombe que le sien propre, celui qui à vrai dire ne le fait pas éclater, mais au contraire le maintient (c'est assez difficile de maintenir cela ! on nous a appris la désagrégation ; c'est assez curieux). Alors il s'agit à l'intérieur de tout cela d'un mécanisme d'horlogerie (je parlais de bombe) qui, au lieu de faire éclater, maintient, permet à chaque objet de poursuivre en dehors de nous son existence particulière, de résister à l'esprit. Ce mécanisme d'horlogerie c'est la rhétorique de l'objet. »

Plus de vingt ans avant George Perrec, Francis Ponge se sert de l'analogie de la bombe pour parler d'une écriture qui « maintient l'objet ». J'aimerais trouver les mots qui puissent être « bons » pour les objets du salon de Gilberte, au-delà des idées qu'ils peuvent évoquer.

Je traverse le pont de Trinquetaille à Arles sous la menace d'un orage que de grosses gouttes annoncent imminent. Je me rends chez Sylvie et Jean-Charles Tabacchi parce qu'ils connaissent le costume traditionnel de l'Arlésienne.

Nous sommes assis sous une pergola emplie de lumière échappée des nuages, et quand je parle des projets en cours, tous deux me disent comme d'une seule voix : « Mais, nous venons de La Ciotat, nous y avons grandi, nous nous sommes connus là-bas, et peut-être connaissez-vous Gilberte Mannu, c'est elle qui nous a mariés à la mairie de La Ciotat ! » Nous avons déjà quitté Arles et les Arlésiennes pour parler du père de Jean-Charles qui était ajusteur aux Chantiers, puis du grand-père côté maternel qui fut doreur sur les paquebots. « Je me souviens du bruit constant venant des Chantiers, le martèlement prenait tout le centre, et quand d'un coup le silence se faisait, on savait qu'il était cinq heures. Pour pouvoir circuler en voiture, on laissait passer midi, le temps que les travailleurs sortent de l'usine. Toute la ville était réglée sur la vie des Chantiers » dit Sylvie.

Mais les liens des deux familles avec La Ciotat ne s'arrêtent pas là : le casino Les Flots Bleus est l'œuvre d'un grand-oncle, le frère du doreur. Jean-Charles Tabacchi part chercher « la boîte photo » et me montre un mariage en 1929 où tous posent devant le fameux casino sur la plage. « Savez-vous que l'architecte de la cité ouvrière était un Arlésien ? Monsieur Bouzonville, c'est aussi lui qui a amené le gaz à La Ciotat. Il y avait des liens forts entre La Ciotat et Arles, quand il n'y avait pas assez de travail au PLM, et que la personne était jeune, on l'envoyait travailler aux Chantiers. Si on est aujourd'hui à Arles, c'est peut-être aussi parce que les Chantiers ont fermé, quelque chose se terminait. »

Les récits de leur vie ciotadenne nous emmènent loin dans l'après-midi et ils se terminent par un prêt de photographies particulièrement belles traversant tout le 20<sup>e</sup> siècle.



Edna d



T

nause pavlett e



Pour trouver le philosophe Jean-Paul Curnier, c'est simple, c'est en face du célèbre cordonnier de la botte camarguaise, avec sa vitrine digne de figurer dans les meilleurs western.

Je laisserai les histoires de l'Abeille se terminer chez lui à Arles, tranquillement dans le *saloon* sur un banc en bois, buvant une tasse de café.

Ce sont le grand-père et le père de Jean-Paul qui s'inscrivent dans l'histoire ouvrière et politique de La Ciotat. Le grand-père était anarchiste et ouvrier aux Chantiers Navals. En 1908, il a été licencié des Chantiers pour agitation politique. La Ciotat comptait alors une grande concentration d'anarchistes au même titre que Carrare en Italie.

« Mon père était prédisposé à être lui aussi un agitateur. Il était chef de la CGT des Chantiers Navals de La Ciotat, il était spécialisé dans les prises de paroles publiques. Comme il avait du charisme, il a été appelé à l'école du Parti et il est devenu cadre. Il ne travaillait plus dans les usines mais uniquement à la Révolution Mondiale – première étape vers le communisme international selon Marx – et pour cela on l'a envoyé à Arles. À Arles se trouvaient des dissidents communistes ; en gros on l'envoyait pour faire du nettoyage politique. »

Jean-Paul Curnier est né dans cette ville de l'exil du père. Enfant, il apprend à chasser, à courir la Crau et à faire corps avec une colline ou un rocher.

« Grandir en cette plaine indomptable, fréquenter la Crau tous les jours a inscrit l'infini en moi, ce qui donne une incroyable liberté de l'être que personne ne peut ôter. Le fait de ne rien devoir à personne m'a parfois joué des tours professionnellement, je tiens moi aussi un côté tête brûlée de mon grand-père et de mon père.

Alors, ma première visite à La Ciotat vers 1956 ou 58, fut une entrée dans le territoire de la légende, éblouissant, ouvert sur le large. On était accueillis à bras ouverts et j'ai compris que mon père était un héros. Je voyais une population souriante, fière et festive, chose que je ne connaissais pas du peuple camarguais. J'ai appris qu'un autre monde existait, beaucoup plus romanesque, plus ouvert.

La Ciotat, c'était les navires qui partaient, des noms d'Asie, des objets qui venaient de loin.

Dès lors, on allait tous les ans à La Ciotat, et tous les ans je revoyais les mêmes copains. On partait à pied du centre-ville jusqu'à l'Abeille où vivaient mes deux cousins. On tournait toujours en triangle entre le centre, l'Abeille et la mer où on pêchait les huîtres et les oursins qu'on était censés ramener le soir à la maison. C'était un temps inouï pour moi, tourné vers l'extérieur, La Ciotat représentait la vraie vie, une scène de théâtre perpétuellement en mouvement, ce qui était totalement en contraste avec mon temps à Arles où je vivais plus en solitaire.

Plus tard, j'ai bien sûr compris que la vraie vie, je veux dire quelque chose qui pourrait se traduire par « l'essence du réel », c'était pour moi ce pays arlésien, cet espèce de Far West qui se dessine dans l'infini. Encore plus tard, je suis revenu vivre à Arles, pour ne plus devoir y penser, pour avoir l'esprit libre de ce lieu qui revenait sans cesse.

Puis, j'ai commencé à tirer à l'arc et j'ai appris que pour atteindre une cible, je dois fermer les yeux. Le geste devient alors son propre but et la cible doit être en moi, tout comme ce paysage de Camargue. Je dois connaître la matérialité des choses tout en louant son infinie transparence ; n'est-ce pas cela la philosophie ? »



**Remerciements** à Martine Derain, Giuseppe Secci, Denise Païka, Aziza Ayadi-Cochet, Le Secours Populaire, La Poterie du Soleil, Laïla Mohellebi, Daniel Lefevre, Éric Bertomeu, Jean Collinet, Alain Dervieux, Jean-Paul Curnier, Bénédicte Chevallier, Joëlle Metzger, Jean Schneider.

**Remerciements particuliers** à Gilberte Mannu, à Madame et Monsieur Elahiani, à leurs enfants Fatiha, Malika, Leïla et Abdel ainsi qu'à Sylvie et Jean-Charles Tabacchi pour le prêt de leurs photographies de famille.